

L'enfance incertaine *Ce que disent les besoins fondamentaux de l'enfant*

Fabrice Zanello, Evreux, 21 mai 2018

Le lieu où nous vivons

« De quoi un enfant a besoin pour bien grandir ? Quels sont ses besoins fondamentaux ? Comment définir son développement, sa santé, sa sécurité, sa moralité, son éducation et le respect de ses droits ? »

Voilà des questions qui interrogent des nécessités que personne aujourd'hui ne saurait contester, mais avec le risque de méconnaître la contingence, la part du présent dans la destinée des enfants. Il y a les enfants que l'on voit et il y a ceux qu'on ne voit pas. Il y a les enfants que l'on regarde et il y a ceux qu'on ne regarde plus. Ceux qui vont à l'école, ceux qui dorment dans nos rues. Enfants d'ici, enfants d'ailleurs, ils sont de même nature, et pourtant. L'enfance n'est pas la même. Elle est incertaine. Et cela doit nous inciter à dénoncer l'hypertrophie du présent, sa frénésie sous ses multiples formes lorsqu'elle prive les enfants de leur besoin d'enfance.

Dans une société qui chaque matin entend dire qu'elle a changé et qu'elle ne sait plus où elle va, le doute n'exclut pas d'avoir des convictions et de promouvoir les actions qu'elles nous prescrivent. Etre capable d'identifier des besoins fondamentaux de l'enfant cela suppose d'avoir intériorisé des valeurs et, si ce n'est l'idée de l'enfance elle-même au moins une « théorie implicite » de ce qu'elle devrait être.

Pourquoi ces questions à propos des besoins de l'enfant se font-elles aujourd'hui de plus en plus insistantes ? Peut-être parce qu'elles outrepassent les domaines de l'enfance - que sont la protection, l'éducation, la pédagogie, la pédiatrie, la psychologie de l'enfant - et qu'elles touchent à la continuité des normes sociales et des normes biologiques¹.

Le philosophe Marcel Gauchet parle d'une « mythification de l'enfance par les adultes »² parce qu'ils projettent en l'enfant des potentialités qui n'ont pu se réaliser chez eux, les privant ainsi de la réussite et de la reconnaissance qui auraient été les leurs. Cet « enfant imaginaire » éclipse l'enfant réel qui inaperçu, insu véritablement, est plongé dans une grande détresse. Le plus difficile reste à faire : « se rapprocher de la vérité de son expérience. »

¹ « C'est précisément en prenant en compte les conditions du milieu dans lequel vit l'individu que Canguilhem vient interroger la continuité entre les normes sociales et les normes biologiques, et par là même, redonner à la normativité une nécessité interne qu'on aurait pu penser évacuée au profit de la libre initiative des individus (...) Cela revient à distinguer une normativité sociale, qui s'impose de l'extérieur, et une normativité biologique, qui est interne à l'organisme, qui procède de la régulation vitale. La vie humaine est donc à la confluence de conditions imposées par un mode de détermination biologique et l'autre social. » Bergeot, M. *Sujet de la psychanalyse et traumatisme*, Mémoire de Philosophie, Paris I, mai 2013.

² « L'enfant imaginaire », *Le Débat*, n°183, janvier-février 2015, p.158-166.

En revanche, l'enfant que rencontrent les équipes de La Protection de l'Enfance n'est pas l'enfant d'une utopie. Il en réunit tous les contraires : il n'est la promesse d'aucune réparation narcissique, il n'est sous le feu d'aucun projecteur, il n'est l'objet d'aucune faveur. Sa présence, à l'école et ailleurs, est la litanie de ses absences. Il est en négatif.

Le premier souffre de surexposition, le second est hors champ. Cependant l'un et l'autre se rejoignent sur un point : la méconnaissance de leurs besoins.

Puisqu'avec les missions de protection de l'enfant qui nous sont confiées, d'extraordinaires qualités de discernement nous sont reconnues, il nous appartient de savoir d'où vient cette expertise qui fonde l'autorité de nos discours sur les enfants. En particulier l'usage qui peut en être fait. Quelle place accordons nous aux enfants dans notre présent ? Que voulons nous leur transmettre ? Quelles couleurs et quels goûts du monde ? De quelle Idée sommes nous les serviteurs ? Quel est le lieu où nous vivons ?

Le droit à l'enfance

Dans l'ordre des besoins de l'enfant, le premier besoin, le besoin primordial, c'est le droit à l'enfance. Ce besoin primordial repose sur trois besoins fondamentaux : *l'affection, la protection et l'éducation*. Ce sont les trois piliers d'un trépied sur lequel l'enfance peut se poser.

Education : cela veut dire possibilités, potentialités d'exploration, d'expérience, de découverte, de liberté, d'invention, d'acquisition, d'expression, mais encore curiosité, désir de savoir ; le droit d'aller à l'école.

Protection : cela veut dire obligation d'aller à l'école ; limites, liens, attachements, dépendances, mais d'une manière qui est le signe même de l'enfance : avoir une conscience aigüe, parfois angoissée, de son besoin des autres tout en pouvant l'ignorer sans vergogne ; se penser à la fois encore trop petit et absolument grand ; pouvoir se confronter à l'autorité du discours pour accéder à la question des origines : Qui le premier a dit que l'école est obligatoire ? Que ce nom est mon nom ? Que je serai appelé par ce prénom ? Qui a décidé qu'il me faudra obéir ? Qui sont ces Premiers ?

L'enfance se caractérise par son besoin d'attachement et de mouvement, son besoin de découvrir. Les enfants ont besoin, du tout petit jusqu'à l'adolescent, de pouvoir vivre le clivage d'une pensée qui d'un côté se conforme au principe d'une réalité qui s'impose à eux, et de l'autre vogue au gré d'un principe qui est celui de leur fantaisie et de leur rêve, le plaisir.

Affection : l'amour, la tendresse, voilà le troisième élément de notre trépied. Les enfants ont un besoin inconditionnel d'*interprète* et de *traducteur humain* : pour les comprendre, traduire avec fidélité ce qu'ils nous disent. Sans quoi l'enfance reste muette et les enfants nous font signe en vain.

Envisager des besoins

C'est donc la facture de ce trépied des besoins fondamentaux de l'enfant - *affection, éducation, protection/ présences humaines, possibilités, limites* - qui nous

importe. Ce trépied est-il équilibré ? L'enfance lorsqu'elle est heureuse a un air d'éternité. Ce pourrait être la définition d'un « attachement sécure »³.

Les besoins de l'enfant s'envisagent. Ils s'envisagent, parce qu'il ne s'agit pas de dresser un inventaire des besoins mais de rapporter les besoins d'un enfant à une histoire, son histoire, pour leur donner un visage. Une réflexion sans laquelle les besoins ne prennent aucun sens.

Au stade d'une première rencontre tout peut nous surprendre : l'enfant tel qu'il nous apparaît, la relation qui s'établit avec lui en plein ou en creux, d'éveil ou de retrait, prudente ou sans distance.

Sonder les besoins

Qu'observe-t'on?

- Sa présentation : Nous paraît-il épanoui ?
- Son contact : Est-il facile ou évitant, étrange, bizarre ?
- Sa tenue : Est-elle adaptée à son âge, à son sexe, à la saison ? Propre, sale ?
- Son état général :... A-t'il bonne mine ?
- Son allure : Tonique ou sans ressort ? Tient-il droit ou glisse-t'il de sa chaise parfois jusque par terre, effondré, étalé ?
- Sa place : A-t'il un lit ? A-t'il une chambre ?
- Son espace de liberté : Est-il cantonné chez lui ? Peut-il jouer dans le quartier ? Est-il autonome ? ... Est-il assigné à résidence ? Est-ce « un enfant d'appartement » ?
- Et tant d'autres questions qui nous convoquent du côté de la vie quotidienne : A quelle heure va-t'il au lit ? Et les écrans : a-t'on encore le loisir ou la force d'en lever le nez pour se regarder quand on se parle ? Et la télévision : est-t'elle dans la chambre ?... « Et maintenant tout le monde à table ! » : cet appel est-il audible dans ce foyer ?

Détecter la carence

Nous sommes alertés par tout ce qui peut évoquer la carence. Qu'il s'agisse de négligence ou de maltraitance, ce qui est frappant c'est leur densité sémiologique, leur expression directe, dramatiquement évidente chez les enfants qui en sont victimes. Avec en fond, mais c'est ce fond remonte à la surface, un attachement désorganisé.

Que ce soit par insuffisance des interactions, par discontinuité ou par distorsion le retentissement sur le devenir de ces enfants est considérable :

³ Dans le rapport sur « *Les besoins fondamentaux de l'enfant en protection de l'enfance* », la définition d'un méta besoin de sécurité est magistralement développée. « Le méta besoin de sécurité a trois dimensions : le besoin *princeps* affectif et relationnel (...) les besoins physiologiques et de santé et le besoin de protection. » p.42. Dr Marie-Paule Martin-Blachais, *Les besoins fondamentaux de l'enfant en protection de l'enfance*, Rapport remis à Laurence Rossignol, Ministre des familles, de l'enfance et des droits des femmes, 28 février 2017.

- Le coût cognitif, avec pour conséquence des difficultés d'apprentissage, en particulier des retards de langage parfois massifs, et l'échec scolaire. On établit une corrélation entre la durée d'exposition à la carence et l'âge de l'enfant. Plus la carence aura débuté à un âge précoce (moins de un an) et plus elle se sera prolongée, plus les conséquences seront délétères sur le développement cognitif de l'enfant.
- Devenus adultes, la précarité affective et sociale en lien avec une incapacité à investir ses partenaires et à se projeter dans un futur possible.
- La vulnérabilité narcissique avec une prévalence des pathologies limites et leur propension aux agirs et aux crises suicidaires.

Dévoiler la maltraitance

Concernant les enfants maltraités les données chiffrées ou non sont implacables:

Séviçes à enfant

- 40 à 50 000 enfants et au moins 600 décès par an en France.
- L'enfant occupe souvent une place particulière : enfant adultérin, handicapé ; extrême fréquence de la prématurité et d'antécédents d'hospitalisation et de placements.

Chez les auteurs de séviçes trois aspects sont caractéristiques de leur psychologie:

- Une incapacité d'investir un enfant, de comprendre ses réactions et de percevoir ses besoins.
- L'attribution à l'enfant de sentiments aberrants.
- Leur intolérance à l'égard des processus de séparation-individuation (L.Kreisler).

Abus sexuels

- 40 à 50 000 cas d'abus sexuels par an en France.
- 80% des cas sont des filles.
- La majorité (85%) des agressions est commise par un membre de la famille ou un proche connu de la victime.

Presque à contre sens d'un projet de définition des besoins de l'enfant, je viens de décrire ce qui motivent la protection, son urgence, sa priorité absolue. C'est le temps diagnostique de notre action avec les images crues et les récits de violences sourdes que nous en rapportons. Il nous oblige à témoigner mais aussi à mettre en garde contre les représentations figées et les prédictions qui, sous couvert de prévention, pourraient en dériver. L'obscène n'explique rien et ne prévoit rien, ni de bon ni de mauvais. Il aveugle. Sa seule utilité est de nous saisir et nous devons savoir agir sans différer- protéger, consoler, donner les meilleurs soins, c'est à dire prendre soin – même si notre fonction est réflexive.

Déjouer les répétitions transgénérationnelles

Dès 1944, bien avant le succès actuel des neurosciences et l'explosion des connaissances sur le bébé, John Bowlby a publié un article, « Quarante-quatre jeunes voleurs », dans lequel il apparaît que ses jeunes voleurs ont connu dans leur petite

enfance de longue période de séparation. Ils ont ouvert la voie de la théorie de l'attachement. Ces « forty-four juvenile thieves » ne sont autres que des voleurs d'amour condamnés à la répétition d'infructueuses tentatives de restauration d'un lien de tendresse cruellement altéré.

Comme si un malheur seul ne suffisait pas, aux traumatismes du présent se conjuguent ceux du passé. C'est Selma Freiberg qui nous met en garde : des fantômes hantent la chambre de l'enfant. De fortes corrélations sont aujourd'hui établies entre « *la présence* » d'un traumatisme, ce peut être un deuil resté non résolu, ou un abus sexuel subi par la mère durant son enfance, et le comportement désorganisé de l'enfant. Un enfant peut présenter un comportement désorganisé sans avoir été exposé lui-même à de la négligence ou à de la maltraitance⁴. Le traumatisme peut appartenir au passé mais son ombre portée, le trauma, hante le présent. Il nous faut apprendre à reconnaître les revenants pour déjouer les répétitions transgénérationnelles.

Repartir du bébé

De tout ce qui précède nous tirons la leçon qu'il faut repartir du bébé. Les enfants ont besoin d'attachement et de soin.

A l'aube de la vie, les premiers liens sont primordiaux. *La pensée de l'enfant a un double ancrage qui est à la fois corporel et interactif* (B.Golse). « *Le détour par un autre* » lui est nécessaire pour donner forme et sens à ses sensations et à ce qu'il commence à percevoir.

Ce tout premier autre, c'est la mère ordinairement dévouée (*ordinary devoted mother*) et suffisamment attentionnée (*good enough*) de Winnicott qui envisageant son bébé donne naissance à sa pensée par le jeu de leur dialogue corporel, regards et voix maternelle mêlés.

Le bébé, par ses compétences, apporte quant à lui une contribution essentielle dans la rencontre avec son *ordinary devoted mother* car dans cette dyade mère-bébé chacun doit y mettre du sien pour que cela fonctionne.

Quant au père dont on n'en finit pas de déplorer l'absence, et que l'on s'entête à vouloir faire venir, ce n'est pas tant qu'il soit là pour séparer l'enfant de sa mère, faire tiers comme on le dit qui est important, mais qu'il *relie* l'enfant à sa mère pour qu'ils puissent se rencontrer, *être en lien* et se découvrir (A.Ciccone). Cela implique donc qu'ils aient la possibilité de se différencier pour être reliés l'un à l'autre.

Dans la relation avec le bébé, le geste est indissociable de la parole et de la rêverie qui l'accompagnent : penser, rêver, agir en interaction ou, dit autrement, « être avec », « faire avec ». Winnicott a donné à cette disposition ses lettres de noblesse : « la préoccupation maternelle primaire ». Winnicott distingue *le portage* (« *holding* ») qui est la manière dont le bébé est porté, soutenu, contenu ; *le maniement* (« *handling* ») qui est la manière de manipuler le bébé, sa maintenance en regard du rythme des soins, de leur gestuelle, de leur style, de leur régularité ; et *la présentation de l'objet* (« *object-presenting* ») qui est la manière dont la mère s'adresse au bébé en introduisant dans la

⁴ Pierrehumbert, B., Miljkovitch, R., Borghini, A. Compétence autoréflexive et désorganisation de la narration, In Golse, B. ; Missonnier, S. Récit, attachement et psychanalyse. Pour une clinique de la narrativité, Erès, Ramonville Saint-Agne, 2005, p.87-102.

relation des objets du monde extérieur, dans lesquels on peut déjà deviner les premiers *objets transitionnels*⁵, ces objets dont on n'a pas besoin pour vivre mais dont on ne peut pas se passer pour exister, tel le doudou, précurseurs de *l'entrée dans la culture*⁶.

Le visage de la mère est un miroir nous dit Winnicott. Heureuse, présente, elle « envisage » son bébé ajoute Daniel Marcelli. Alertée, inquiète, elle le « dévisage ». Absente, pas là, elle l' « in-envisage »⁷. Quand tout va suffisamment bien, par son regard, par tous les gestes qui lui sont adressés, elle le relie au monde, elle l'y installe. Elle le paysage.

Le détour par un autre

Pour grandir et se construire, le détour par un autre est donc indispensable. Ainsi au commencement de sa vie, les pensées du bébé sont pensées par la pensée maternelle (Bion).

Le « care-giver », se caractérise par sa *fonction contenant* à la fois réflexive et interprétante qui repose sur la possibilité d'un « *accordage émotionnelle* » (D.N.Stern). Pour grandir l'enfant a besoin d'une niche sensorielle et affective (B.Cyrulnik). La solidité des assises narcissiques du futur adulte en dépend, en particulier ses capacités de résilience face aux traumatismes de la vie. A l'inverse, l'empêchement de créer une telle niche affective fait le lit d'une vulnérabilité neuro développementale.

Du bébé à la mère et de la mère au bébé, des *boucles relationnelles* (G.Haag) et *sensori-motrices* (A.Bullinger) vont progressivement tisser *des enveloppes corporelles, psychiques, prénarratives* (D.N.Stern) qui vont contribuer à donner au bébé un *sentiment de continuité* d'exister, d'unité et d'identité. *L'intersubjectivité* précède la subjectivité (C.Trevarthen). Pour se percevoir il faut d'abord être perçu.

Enfin avant de conclure, quelques mots encore sur les notions d'*attention partagée*, de *comodalisation perceptive*, d'*espace de préhension* et de *narrativité* car elles nous fournissent des appuis cliniques d'une exceptionnelle pertinence.

L'attention partagée, dont l'attention visuelle conjointe (H.Montagner) est une des modalités : la mère, un peu fée, un peu chef d'orchestre, du bout de la « baguette » de son regard pilote l'attention de son bébé (D.Marcelli)⁸, la dirige et lui dit ce qu'il voit. Va-et-vient, « ballet des regards » qui se rejoignent en un point éloigné, un objet (... Sophie la girafe... leur reflet dans un miroir...) s'y posent, reviennent à leur port d'attache, se tournent l'un vers l'autre, les yeux dans les yeux, pour partager leur découverte. D'une part le bébé a besoin d'être regardé (et parlé) et d'autre part, ce mouvement est essentiel, il a besoin de se faire regarder comme lorsqu'à d'autres moments, de fort bonne humeur il peut donner à la gourmandise maternelle (qui peut aussi bien être celle du père) de minuscules orteils à mordiller. Ainsi un bébé ne se contente pas d'être croqué du bout des dents : il s'offre à croquer. Nous pouvons déjà en conclure que si nous souhaitons que les enfants nous regardent, il nous faut d'abord réapprendre à les regarder.

La comodalisation des perceptions, ou l'intermodalité des sens, est le travail de *regroupement* et de « mantèlement » de l'ensemble des perceptions et des flux

⁵ Winnicott, D.W. (1971) Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Editions Gallimard, 1975, p.7-39.

⁶ Ibid., La localisation de l'expérience culturelle, p.132-143.

⁷ Marcelli, D. *Les yeux dans les yeux. L'énigme du regard*, Editions Albin Michel, 2006.

⁸ Marcelli, D. « La trans-subjectivité » ou comment le psychisme advient dans le cerveau, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58, 2010, p.371-378.

sensoriels (visuels, auditifs, tactiles, etc) sans lequel un objet ne peut être construit et ne peut donc pas être perçu en tant que tel, dans sa globalité ou dans son identité.

L'espace de préhension (A.Bullinger) se construit dans la distance à un objet source extérieur, humain ou non humain, suffisamment loin pour être aperçu, suffisamment près pour pouvoir être saisi, sur lequel le bébé peut agir et dont ainsi il découvre les propriétés. Chez l'enfant autiste cet espace (M.Assouline) est celui, ténu, d'un rapproché par lequel un échange peut s'établir sans faire surgir des angoisses d'intrusion.

La narrativité est ce par quoi l'enfant est inscrit dans un récit temporel, un « *bain de langage* » (F.Dolto) qui le parle bien avant que lui même parle, fondement de son « *identité narrative* » (P.Ricoeur). A l'inverse de se refermer sur lui même ce récit « non saturé », au fil de son énonciation, soutient un processus de liaison et de subjectivation. Il aiguise la capacité d'interroger l'histoire qu'il raconte, en particulier l'histoire que chacun se raconte à lui même et sur lui-même, et d'en ouvrir le sens à une vision du monde qui lui est singulière. Par là, il fabrique des intrigues à mesure qu'il progresse. Parler, penser, intriguer : l'acquisition du langage par l'enfant sera l'expression même d'un processus d'individuation engagé.

Quant au langage écrit, *écrire* c'est pouvoir s'adresser à quelqu'un. Ecrire à quelqu'un cela signifie s'adresser à un autre que soi ou à un autre en soi. Ce qui implique d'avoir intériorisé *une image de soi en relation avec un autre*. Ecrire suppose donc la possibilité d'un écart : un « creusement » à l'intérieur de soi, un mouvement interne de spécularisation. De la même manière que l'on parle, on écrit parce que les mots s'adressent à un autre à l'intérieur de soi et à l'extérieur de soi. Ce sont des fenêtres entre dedans et dehors.

Ce parcours rapide de la naissance de la pensée et de la subjectivité souligne chez l'enfant le caractère fondamental du besoin d'être contenu, porté, enveloppé et rassemblé quel que soit son âge, du bébé à l'adolescent, avec les ajustements adéquates.

Conclusion

Ouvrant la porte d'un jardin, un jardinier dit « Je vais m'en occuper ». Bientôt, sans même qu'il s'en aperçoive, il se produit qu'il est tout entier occupé par le jardin. C'est ce qui arrive aux parents et à ceux qui font profession de s'occuper des enfants : ce sont les enfants qui les occupent. Ce pourrait être la définition de l'hospitalité : être capable de se laisser occuper, préoccuper, par qui en a besoin, jardins abandonnés, enfants oubliés et pourquoi pas, réunissant les deux à la fois, par des jardins pour les enfants. *Savoir être occupé par* plutôt que *s'occuper de*, laisser entrer à l'intérieur de notre monde un autre monde n'est-ce pas cela inventer le monde ? L'enfance, à condition qu'elle soit possible, est une forme de l'hospitalité, la première, peut être la dernière. Elle est l'invention du monde. Elle ne dépend pas des enfants mais de ceux qui prennent soin d'eux dans le lieu où ils vivent.

A quoi tient la visibilité de l'enfance? A la force d'une loi ? Aux enfants ? Aux seuls enfants que nous avons appris à voir ? A l'humanité ? A la bienveillance ? A coup sûr aux tristes hommes, à l'amour des mères, à notre détermination, à la résolution de notre regard.

Pour grandir les enfants ont besoin de jouer. Pour jouer les enfants ont besoin de temps. Pour disposer de temps les enfants ont besoin de repos. « Une halte pour reposer la conscience : pour que demeure la possibilité d'une conscience. » (P.Boucheron). Pour avoir une conscience les enfants ont besoin d'histoire. Pour avoir une histoire les enfants ont besoin de savoir. Pour savoir les enfants ont besoin d'éducation, d'affection, et de protection. L'enfance a besoin de notre imagination.